

“Manuchard de père en fils”



Vue aérienne de la Manufacture dans les années 1950.
© Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement.

“ Vous vous rendez compte, mon arrière-grand-père, mon grand-père, mon père, mon frère, moi...”

Ça fait un peu comme dans les mines, où c'était de père en fils.”

Les productions de la Manu entre 1950 et 1968

L'établissement, après avoir été occupé par les forces allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale, reprend son activité normale, orientée principalement vers la fabrication d'armes automatiques. En complément de ces productions militaires, les fabrications civiles (fusils de chasse, machines à bois, machines de construction...) assurent le plein emploi des 2500 personnes alors en poste. Les guerres d'Indochine puis d'Algérie entraînent l'arrêt des productions civiles. Un atelier de rénovation automobile se développe à l'annexe de la Brelandière, tandis qu'est mise en place la fabrication d'éléments de fusées antichars téléguidées (ENTAC).

“ On avait des avantages, après la guerre pour les prêts aussi, pour construire. On avait des prêts à taux 0 %.”

La manufacture d'armes de Châtelleraut, établissement d'État, a joué un rôle très important dans l'histoire industrielle du département de la Vienne et dans la vie des Châtelleraudais. Sa fermeture en 1968 a provoqué un traumatisme pour la ville. Il est apparu important, quarante ans plus tard, de questionner les mémoires de ceux que l'on nomme “les manuchards” sur les années 1950 et 1960, dernière période d'activité de la Manu.

Trente d'entre eux ont témoigné de façon anonyme durant l'été 2009.

Les entretiens ont été réalisés par Élise Delaunay, ethnologue, pour ORCI (Organisme de recherches sur les cultures, les identités et les pratiques sociales des territoires).

Installée depuis 1819 à Châtelleraut, la manufacture nationale d'armes a été jusqu'à sa fermeture le premier employeur de la ville. Pendant 150 ans, elle a été l'entreprise locale de référence. La sécurité de l'emploi, le salaire et les avantages constituaient un fort attrait et la situation de manuchard était considérée comme privilégiée. Entrer à la Manu était une évidence pour les enfants de manuchards ; des générations s'y sont ainsi succédé.

Par ailleurs, cet établissement a contribué à façonner et à développer la ville. Son emprise immobilière, rive gauche de la Vienne, s'est agrandie jusqu'à annexer une partie du quartier de Châteauneuf.

“ À ce moment-là, il y avait la sécurité de l'emploi. Mais alors, la Manufacture, c'était le summum. Tout le monde aurait voulu y aller. Il y en avait qui venait de loin, même des cultivateurs venaient y travailler.”



L'atelier de montage en 1960. © Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement.



Vue aérienne du quartier de Châteauneuf, 2010 : restitution de l'emprise au sol de la Manufacture et de ses annexes au début des années 1960.
Fonds : IGN, 2010.

PAROLES OUVRIÈRES DE...

... la Manu

“ L'école d'apprentissage, c'était un état d'esprit ”



La façade de l'école d'apprentissage dans les années 1950.
© Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement.

“ Le concours passé, je croyais que c'était facile les trois ans de formation, mais c'était hyper dur : quarante-cinq heures par semaine, moitié de pratique, moitié de théorie. Pour les habits, c'était un bleu qui était acheté à la Manu. Les professeurs étaient eux-mêmes sortis de la Manu ; tout était Manu. On avait quatorze-quinze ans, alors on avait la peau des mains fragile, on avait des ampoules. Au bout d'un an quand on avait tout vu, on nous disait : tu veux faire ajusteur, fraiseur ou tourneur ? ”



Salle de dessin dans les années 1950.
© Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement

“ L'école de la Manu, c'était presque un passeport qui vous ouvrait les portes dans toutes les entreprises. Les patrons du privé ne se trompaient pas quand ils embauchaient quelqu'un qui venait de la Manufacture. Dans toute la région d'ailleurs, partout, ils savaient que c'était des ouvriers qui avaient été très, très bien formés...”

La voie ordinaire pour travailler à la Manu comme ouvrier professionnel était d'entrer à l'école d'apprentissage qui avait été créée en 1887. On y entrait par concours pour y effectuer trois ans (deux ans jusqu'en 1907) de formation afin de préparer un, voire deux certificats d'aptitude professionnelle (CAP) d'ajusteur, de fraiseur ou de tourneur. Au concours, les enfants de manuchards étaient favorisés en bénéficiant de quelques points supplémentaires. Seuls les garçons étaient admis dans cette école.

Chaque apprenti recevait une petite rémunération mensuelle calculée en fonction des notes obtenues en théorie et en pratique. La qualité de l'enseignement de cette école, dont la devise était “Travail, Ordre, Discipline”, était largement reconnue.

“ C'était “Travail, Ordre, Discipline”. Les apprentis, quand ils quittaient l'atelier, il fallait que tout soit rangé, mis en ordre et tout. ”



Des apprentis travaillant dans l'atelier, vers 1920. © Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement.

“ Cette école de la Manu m'a quand même appris un peu la discipline, la rigueur. Elle m'a appris à travailler et l'amour du travail bien fait. ”

La Manu des manuchards



Magasin aux aciers, en 1960.
© Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement



Magasin de transit, en 1960.
© Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement

“ La grande cheminée de la chaufferie qui servait à chauffer tous les bâtiments de la Manufacture.”

“ Là où sont les Archives maintenant, c'était l'atelier de fabrication.”

“ Le décolletage alors là c'était de l'aciérie en permanence, du matin au soir !”

“ Quand vous rentriez par la grande porte, il y avait l'infirmerie sur la gauche et, sur la droite, l'école d'apprentissage. Vous passiez sous le porche, juste en face il y avait l'entrée du laboratoire et, à gauche, la petite maison du vaguemestre. Au-dessus du porche, c'était l'armurerie ; ils ont fait un internat après.”

“ Les électriciens travaillaient au barrage, il fallait qu'il y ait quelqu'un vingt-quatre heures sur vingt-quatre.”

“ Dans le bâtiment administratif, il y avait un couloir d'un bout à l'autre auquel on n'avait pas accès. Au rez-de-chaussée, du côté de la cour d'honneur, il y avait le directeur, le sous-directeur, et de l'autre côté, les ingénieurs. Le service du personnel était en bas aussi. Les finances étaient au-dessus.”

“ Il y avait une station de tir dessous, le long du canal.”

“ Les bâtiments venaient jusqu'au pont Camille-de-Hogues. C'est l'atelier de trempe qui était là, et les forges étaient plus loin. Puis, il y avait les bains-douches ; ceux qui faisaient des travaux salissants y avaient droit tous les jours, nous, on y avait droit que le vendredi soir.”

“ Ce qu'on appelait le Sénégal, c'est un atelier sous verrière qui était très, très chaud l'été. On n'y passait que le temps nécessaire à trouver l'appareil dont on avait besoin et puis on s'en allait bien vite.”

“ Dans les ateliers centraux, les personnels étaient chargés de réaliser tout ce qui était vérification et outillage nécessaire à la mise en production des pièces d'armement dans les ateliers de fabrication.”

“ L'atelier de contrôle, où ils contrôlaient les pièces, ils étaient, je m'en rappelle, en blouses grises.”



Atelier d'emballage, en 1960.
© Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement

PAROLES OUVRIÈRES DE...

... la Manu

Travailler à la Manu

“La Manufacture... un esprit militaire”

“ Le personnel d’atelier était agent de l’État, dépendant du ministère de la Guerre. Les ingénieurs militaires étaient d’anciens apprentis formés dans des écoles spécialisées ; ils avaient droit au port de l’uniforme les jours de cérémonie. Il y avait aussi de vrais militaires de carrière qui étaient ingénieurs et qui les encadraient.”



Bureau de dessin, vers 1960.
© Collection du ministère de la Défense, archives de l’armement

“ Les groupes 3 et 4 étaient manœuvres. Le 5, c’était ajusteur, 6, ajusteur de précision, 7, c’était aide-projeteur ou ouvrier super-spécialisé, après il y avait le groupe 8. On débutait au premier échelon, payé tant de l’heure. On pouvait prendre, au mérite et au temps, cinq échelons par catégorie.”

Sept minutes cinquante-quatre

Certains étaient payés à l’heure et d’autres au devis. Ce dernier était établi par un démonstrateur qui estimait ou chronométrait le temps nécessaire à une opération ou à la fabrication d’une pièce. Lorsque l’ouvrier passait moins de temps que celui du devis, il bénéficiait de “boni” ou primes. Si c’était le contraire, il n’avait que la paye sèche. Aussi, ceux qui établissaient les devis étaient-ils appelés les marchands de pain sec.

“ Il y avait à côté de la machine un panneau : “Sept minutes cinquante-quatre”, cela faisait environ quatre-vingt-dix pièces par jour à faire et en respectant les cotes, parce qu’il y avait le contrôleur.”



Atelier de tournage et de fraisage, vers 1960.
© Collection du ministère de la Défense, archives de l’armement

“ À la Manu, chacun était à sa place, si je puis dire, c’était l’esprit militaire... Il y avait la hiérarchie [...]. Le drapeau français était hissé tous les matins.”



Bâtiment 139, l’atelier de fabrications mécaniques, vers 1960. © Collection du ministère de la Défense, archives de l’armement

“ À ce moment-là au laboratoire on avait une prime d’acide, parce qu’on utilisait de l’acide dans les dosages.”

Des conditions de travail parfois difficiles

“ Pour les forgerons qui étaient à la gueule des fours et au marteau-pilon, ce n’était pas de la rigolade ! On entendait le bruit de la forge toute la journée, le bruit du marteau-pilon qui tombait.”



L’atelier des forges, en 1960. © Collection du ministère de la Défense, archives de l’armement

“ Il y avait tous les jours des petits accidents du travail, oh, des petits bobos. Une fois, j’ai vu un type qui a eu le bras arraché par une courroie de machine. Mais autrement, non.”

“ Les garçons du sablage étaient très, très touchés... à respirer, ça faisait des points de calcification partout dans les poumons. Mais régulièrement il y avait une visite médicale.”

Travailler à la Manu (suite)

Jour de paye

Les salaires étaient payés en deux fois, le 12 et le 27, en espèces. L'acompte représentait à peu près la moitié du salaire. Les allocations familiales et l'allocation logement étaient calculées aussi au bureau des salaires.

“Celui qui était chargé de ramener la paye, allait chercher l'argent à la banque à vélo... pour 2000 ouvriers. Il n'a jamais été attaqué.”

“Il y avait une vingtaine de guichets de paye à l'entrée de la Manu. Au moment de la sirène, c'était la course, coudes au corps, c'était la ruée pour être les premiers. Alors ça, c'était marrant les guichets, le jour de la paye !”

“À chaque quinzaine, des femmes de manuchards venaient chercher l'argent de leurs maris parce qu'ils laissaient des ardoises au café et elles n'avaient plus assez d'argent pour nourrir leur famille.”



L'atelier des traitements thermiques des outils coupants, en 1960. © Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement.



L'atelier 139 de soudure, vers 1960. © Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement



L'atelier de contrôle général, vers 1960. © Collection du ministère de la Défense, archives de l'armement.

“L'embauche, la sortie, c'était... épique !”

La semaine du manuchard

Depuis 1936, la semaine de l'ouvrier de la Manu avait été fixée à 40 h. La journée s'étalait de 7 h 15 le matin à midi et de 13 h 30 à 18 h et le vendredi la sortie se faisait un peu plus tôt.



Sortie de la Manu, vers 1950. Carte postale. © Collection particulière.

“C'était trois coups de sirène à moins cinq, deux coups à cinq et à dix, dernier coup de sirène et les portes se fermaient. Et au quart, il fallait être habillé, devant sa machine.”

“La rentrée à la Manu c'était un peu folklorique. Personne n'y allait en voiture, c'était des bicyclettes. Alors l'encombrement devant la porte était terrible...”

“La porte fermée, on devait passer par la chatière, la petite porte à côté. Le surveillant guettait celui qui y passait. Son nom était inscrit et il recevait un avertissement. Au bout de trois ou quatre avertissements, il avait une demi-journée de mise à pied... Ça ne rigolait pas à la Manu !”



Manuchards à vélo à l'heure de la sortie. Carte postale Ramuntcho, vers 1950. © Collection particulière

PAROLES OUVRIÈRES DE...

... la Manu

L'ambiance à la Manu et dans le quartier

“C’était une atmosphère, une atmosphère la Manu.”

“ On travaillait à la Manu, on ne musardait pas. Par contre, l’ambiance entre copains était bonne. Il y avait toujours quelqu’un qui était là pour vous aider, ça, c’était le leitmotiv des gars de la Manu. ”

“ Pour le Tour de France, on faisait des pronostics. Et puis, on se payait un petit gueuleton, un repas avec une partie de pêche sur la Creuse. [...] Tous les ans on faisait un bal à la Manufacture, dans un ancien atelier, on dansait sur du ciment. On fêtait Noël, et puis ils faisaient venir de grands orchestres. ”

“ Tout le monde avait un surnom. Il y avait Pouet-pouet, le Chat, Crachouillou, la Carrelette, Robic, Bao-Daï, Tibia, Pâte à Choux... ”



Le pont Camille-de-Hogues en béton armé, édifié en 1899 pour faciliter le passage des manuchards habitant rive droite, a souvent été appelé “le pont de la Manu”.

“ En tant que ville, je dirais qu’il y avait deux Châtelleraut : le Châtelleraut rupin, sur la rive droite de la Vienne, qui était commerçant et, rive gauche, le quartier de Châteauneuf, celui des “rouges”, des voyous ! ”

“Le plus beau de Châteauneuf, c’était... nous.”

“ Il y avait les marchands de marrons, d’andouilles, qui venaient les jours de paye. Les cirques aussi venaient en principe pour la paye. ”

“ La Grand’Rue de Châteauneuf était une rue hyper-florissante ! Vous aviez pour 95 % des bistrotts, des bars. Parce que les gars de la Manu, je peux vous dire que c’était des gars qui buvaient. ”



Manuchards-haltérophiles dans la salle de gymnastique, vers 1950. © Collection Arambourou.

“La Manu rythmait la ville...”

“ L’horloge de la Manu égrenait les heures. Elle était auprès de la Vienne et cela faisait écho quand elle sonnait - Kling, Kling, Kling -. Et si on entendait les essais des mitrailleuses et des fusils dans les stands de tir - Tatatatata -, le temps était à l’eau. Quand la sirène sonnait, on disait “Tiens, la Manu sonne, c’est midi ! ”

“ On se retrouvait dans toutes les activités : le football, l’athlétisme, le basket, dans toutes les équipes châtelleraudaises de jeunes et puis aussi d’adultes qui étaient composées pratiquement à 95 % de manuchards. ”



L’animation de la Grand’Rue de Châteauneuf dans les années 1950. Carte postale Ramuntcho. © Collection particulière.

“ Quand vous passiez rue de Châteauneuf, vers les six-sept heures, les gens étaient assis sur le trottoir. Tout le monde discutait, jouait aux cartes, c’était une vie, il faut voir un peu le monde que ça faisait, sortis comme ça... c’était formidable. ”

La fermeture

Une fin annoncée...

Dès le début des années 1950, il est question d'une possible fermeture de la Manufacture dans le cadre de la diminution des industries d'armement d'État. Les Châtelleraudais refusent d'envisager cette éventualité. Même après la décision de conversion définitive prise en 1961, l'espoir demeure de voir se poursuivre l'activité de l'établissement. Cependant, à partir de 1964, la Manufacture devient une annexe de celle de Tulle. Le 31 octobre 1968, elle ferme définitivement. Les ouvriers spécialisés ont cessé d'être recrutés dès 1952 et, à partir de 1963, le recrutement à la sortie de l'école d'apprentissage est faible. En quelques années, la Manufacture perd une grande partie de son potentiel (terrains, bâtiments, machines) et, en 1967, elle ne compte plus qu'un faible effectif (320 ouvriers, 40 techniciens, 30 employés administratifs).



Exemple de bulletin diffusé régulièrement aux portes de l'entreprise aux ouvriers
© Archives municipales de Châtellerauld.



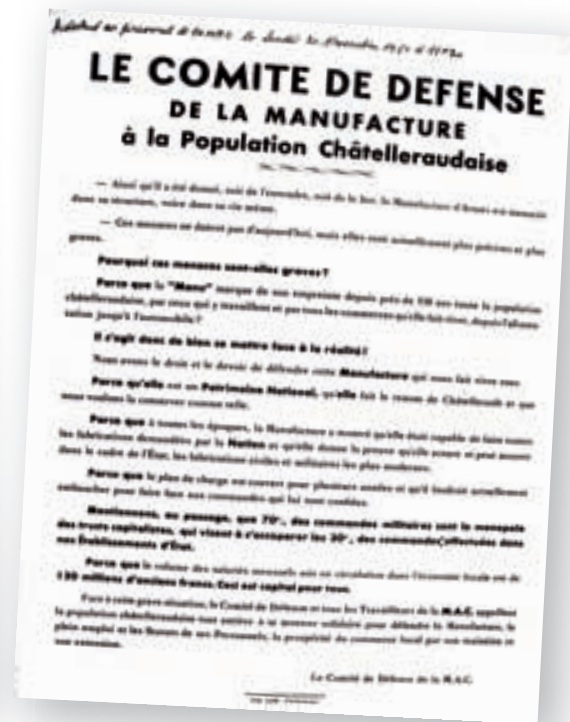
Coupage de presse de La Nouvelle République, Février 1962

“ Moi quand je suis rentré en 1954 à la Manufacture, on commençait déjà à parler de la fermeture. Mais à Châtellerauld, quand quelqu'un en parlait, la réponse elle était celle-là : “ non mais, attendez, jamais ils ne fermeront la Manufacture ! Ce n'est pas envisageable.”

“ Entre les années 1950 et 1960, beaucoup de gens cherchaient à partir. D'ailleurs, on nous poussait ; on avait bloqué les avancements, tout un tas de choses, pour inciter les gens à partir.”



Tract de la CGT, février 1962.
© Archives municipales de Châtellerauld.



Tract du Comité de défense de la Manufacture, novembre 1961.
© Archives municipales de Châtellerauld.

Le dernier jour

“ La sirène a sonné très longtemps, pour la dernière fois, et puis le drapeau a été descendu par la femme d'un déporté qui est mort là-bas. La cloche russe de l'église de Châteauneuf a sonné le glas et on est partis en ville.”

Les manifestations

“ On a défilé dans Châtellerauld, je ne sais pas combien de fois avant. Je défilais comme tout le monde. [...] Tous syndicats confondus, tout le monde contre la fermeture. C'était pas comme maintenant, c'était pas coloré ; on avait une malheureuse petite banderole et puis c'était tout.”

“ Ça s'est passé de façon très calme et très pacifique parce qu'il n'y a jamais eu de heurts avec la police, comme dans certains endroits. Mais je me souviens que l'on avait fait un très gros défilé dans Châtellerauld, et même avec le personnel d'encadrement, les chefs d'équipe et les contremaîtres.”

“ On avait une mort sur l'estomac. Et encore, on avait des points de chute, on pouvait rester avec nos statuts de travailleur de l'État, mais à condition de faire la valise et de laisser la maison, ou la louer ou la vendre.”



Photos du rassemblement et du cortège, le 31 octobre 1968. © Collection particulière.

L'après-Manu

Des reconversions obligées...

Pour compenser la fermeture de la Manu, l'État favorise l'implantation d'entreprises qui vont recruter les manuchards volontaires : la SFÉNA dans l'annexe de la Brelandière en 1962, le dépôt commun Hawk au sud de l'établissement principal en 1964 (transféré en 1968 au Luxembourg) et la Sochata (Hispano-Suiza) dans la zone industrielle nord en 1966. Certains manuchards optent pour une mutation dans un autre établissement d'État, d'autres sont recrutés par des entreprises privées de mécanique de haute précision qui se développent dans le Châtelleraudais à cette époque.

La SOCHATA, Société châtelleraudaise de Travaux aéronautiques est créée à Châtelleraut en 1966 avec l'accord du ministère des Armées, par la Société Hispano-Suiza. Spécialisée dans la réparation des turboréacteurs, elle devient, en 1968, filiale de la Snecma (Société Nationale d'Études et de Construction de Moteurs d'Aviation).

“Comme distractions, à la SFÉNA, il y avait les parties de boules le soir, les parties de ballon en équipes et, là, c'était folklorique : on se déguisait, on faisait les clowns. Il y avait de l'ambiance !”



La SFÉNA dans les années 1960.
© Cliché Arambourou.

La Société française d'Équipement pour la Navigation aérienne (SFÉNA) a été créée en 1947 à Neuilly. L'implantation à Châtelleraut est soumise au recrutement de 180 manuchards. Un "Livre blanc", une brochure émanant du ministère des Armées, est distribué pour présenter les garanties offertes par la Société.

“La SFÉNA a été en grande partie montée avec les anciens de la Manu et, par ce fait, ils ont refait une Manufacture, si on peut dire.”



La Sochata en 1976. © Cliché Arambourou.



L'usine Jaeger a recruté de nombreux manuchards au début des années 1960.
© Cliché Arambourou.

“Moi, je suis rentré comme fraiseur-outilleur chez Fabris. C'était déjà assez important à l'époque et il y avait énormément de machines-outils très modernes. Ils étaient à la pointe du progrès, franchement.”



Les frères Eugène et Quentin Fabris, anciens ouvriers de Rocher à Cenon-sur-Vienne, ont créé en 1946 une entreprise de construction mécanique dont le développement a nécessité la construction, en 1971, d'une nouvelle usine dans la zone industrielle nord, ici photographiée.
© Cliché Arambourou.

“Les premières années, dans les entreprises de remplacement, aussi bien SFÉNA que SOCHATA, les gens étaient très, très soudés. Et puis sont venus ces dispositifs d'horaires libres, de ceci, de cela. Chacun arrivait, chacun partait à l'heure qui lui convenait. Et il y a eu, au même moment, le coup de manivelle pour augmenter les productivités.”

PAROLES OUVRIÈRES DE...

... la Manu

L'après-Manu et la ville aujourd'hui

**"Aujourd'hui...
un pincement au cœur "**

"Le déclin des bars de la rue Châteauneuf a été causé par la fermeture de la Manu et par une évolution rapide des mentalités. Avec les horaires plus souples et les voitures, on n'allait plus à vélo, donc on ne pouvait plus s'arrêter aussi facilement."

Dans le cadre du réaménagement de la manufacture - amorcé en 1989 -, les deux imposantes cheminées sont restaurées et transformées (en 1992) par Jean-Luc Vilmouth en tours d'observation : une passerelle à 16 mètres du sol, accessible par un escalier en hélice, relie les deux cheminées et permet de découvrir tout le site de la Manu et la ville.



Les cheminées de la Manu.



Stade de la Montée-Rouge

"Du stade à la Manufacture, il y a environ 1,5 km. Et quand on allait à la gymnastique là-bas, on partait de la Manu au pas de course et on redescendait pareil. On aimait bien, tous avec nos petits survêtements identiques... bien sûr."

"À la fin de la Seconde Guerre mondiale, un directeur de la Manufacture avait créé un club sportif qui existe toujours. Le club avait son stade, le stade de la Montée-Rouge qui appartenait et avait été fait par la Manufacture. Il y avait de tout : foot, athlétisme, basket, tennis et rugby."



Habitats de manuchards : la rue Rodolphe-Salis était dénommée "Cité des Alsaciens" parce que les maisons ont été édifiées pour les Alsaciens venus travailler à la Manu à la fin du 19^e siècle.



Printania : Le "Bal de la Cité", installé dans les années 1890 et rebaptisé par la suite "le Printania", était très fréquenté par les ouvriers de la Manu.



La rue Beauséjour a été lotie dans les années 1960 par des manuchards qui se sont entraidés.

Merci à Jacques, Claude, Paul, Georges, Jean, Yoland, André, France, Jean, Ginette, Claude, Pierre, Marie-Claire, René, Philippe, Jean, Gérard, Jean-Louis, Georges, Josiane, Marcel, Georges, Jean-François, Henri, Michel, Raymond, Brigitte, Claude, Jacques, André, Jean-Pierre et Jacky.

Conception graphique : blue-com.fr - 05 49 52 26 54
Crédits : Région Poitou-Charentes, Service de l'inventaire général du patrimoine culturel. Dessins : Z. Lambert. Photographies : G. Beauvarlet, P. Moisdon.